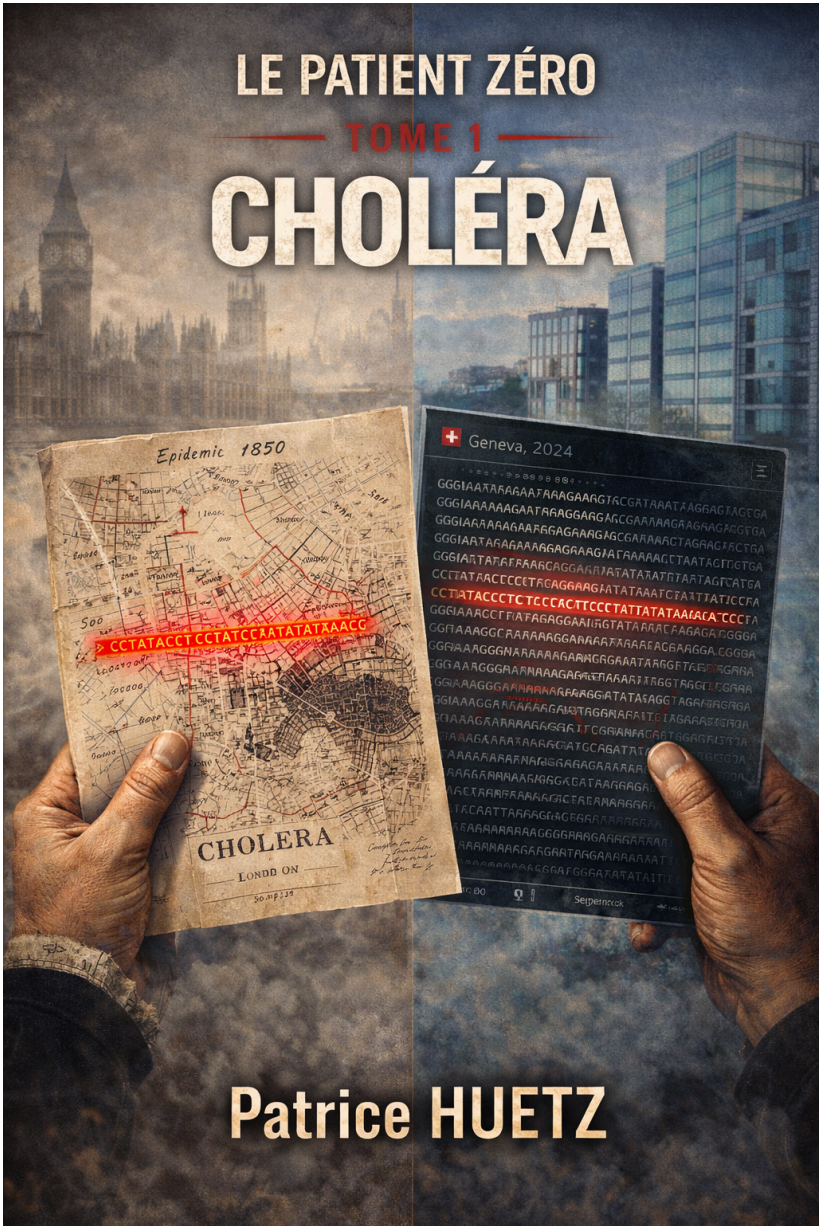


LE PATIENT ZÉRO

TOME 1

CHOLÉRA



Patrice HUETZ

Le Patient Zéro — Choléra

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

Le Fantôme de Mars

« *La maladie ne choisit pas ses victimes. Mais quelqu'un doit bien choisir pour elle.* » —
Carnet Noir, entrée inaugurale, 1847

Le bureau du Dr. Marcus Favre n'avait pas changé depuis trois ans. Les mêmes dossiers empilés, les mêmes rapports épidémiologiques aux couvertures plastifiées bleu OMS, la même vue sur le lac Léman à travers des stores vénitiens que personne n'avait ouverts depuis des mois. Une fine pellicule de poussière recouvrait les étagères où s'aligeaient des ouvrages de référence — Mandell's Principles of Infectious Diseases, le Harrison, le Murray de microbiologie — que Marcus n'avait plus consultés depuis une éternité. La seule différence, c'était l'homme assis derrière le bureau.

Marcus porta la tasse de café à ses lèvres sans vraiment la boire. Le liquide avait refroidi depuis longtemps, mais il n'avait pas remarqué. À quarante-cinq ans, il avait le visage d'un homme de soixante, creusé par l'insomnie et la culpabilité. Ses cheveux poivre et sel n'étaient plus coiffés depuis des semaines, et ses yeux gris-bleu, autrefois vifs et curieux — ces yeux que ses étudiants de l'Université de Genève avaient surnommés « les scanners » tant ils semblaient percer les mystères des courbes épidémiologiques — regardaient l'écran d'ordinateur sans vraiment le voir. Un rapport sur la surveillance sentinelle de la grippe aviaire H5N1 en Asie du Sud-Est clignotait devant lui, demandant une analyse qu'il n'avait plus l'énergie de fournir.

Sur le bureau, à côté du clavier, une photographie dans un cadre argenté. Une petite fille aux boucles brunes souriait de toutes ses dents de lait, un nounours serré contre sa poitrine. Léa. Huit ans pour l'éternité. Derrière elle, sur cette photo prise à Annecy en juillet 2020, on devinait l'eau turquoise du lac et les montagnes. Sept mois avant la fin de tout.

« Dr. Favre ? »

La voix de sa secrétaire le ramena à la réalité. Il cligna des yeux, comme un homme qui émerge d'un rêve dont il ne parvient pas à se défaire.

« Oui, Martine. »

« Votre réunion avec le directeur commence dans dix minutes. Le Dr. Berger m'a demandé de vous rappeler qu'il... » Elle hésita, cherchant la formulation diplomatique. « Qu'il s'agissait d'un entretien important. »

Marcus hochait la tête sans répondre. Il savait ce que cette réunion signifiait. Trois ans de performance médiocre. Trois ans d'absences inexplicables, de matinées passées à fixer le plafond de son appartement, de nuits blanches où les courbes de mortalité du COVID se mêlaient au visage de sa fille. Trois ans à survivre plutôt qu'à vivre, à traîner son corps dans les couloirs aseptisés de l'Organisation mondiale de la Santé comme un automate dont on aurait oublié de recharger les batteries.

Il regarda de nouveau la photographie. Le 14 mars 2021. Le jour où le monde s'était arrêté de tourner. Pas pour l'humanité — pour lui seul. Le COVID-19 emportait des millions de personnes, mais Léa n'était pas censée être parmi elles. Elle était jeune, en bonne santé, pleine de vie. Son système immunitaire n'avait aucune raison de flancher. Les enfants étaient statistiquement épargnés — un taux de mortalité inférieur à 0,01 % chez les moins de dix ans. Et pourtant, en quarante-huit heures, une tempête cytokinique avait ravagé ses petits poumons, transformé ses alvéoles en champs de bataille microscopiques où les cellules immunitaires, devenues folles, s'étaient retournées contre l'organisme qu'elles étaient censées protéger.

« Papa, tu promets que tout ira bien ? »

Il lui avait promis. Il avait menti. Comme des millions de parents avant lui, comme des millions après, mais cette certitude-là ne soulageait rien.

La réunion avec le Dr. François Berger, directeur du département des urgences sanitaires de l'OMS, se déroula comme Marcus l'avait prévu. Berger était un homme corpulent aux tempes grisonnantes, le genre de bureaucrate qui excellait à délivrer de mauvaises nouvelles avec un sourire compatissant. Son bureau, au sixième étage, offrait une vue panoramique sur le parc de l'Ariane et le Mont-Blanc au loin.

« Marcus, vous êtes l'un de nos meilleurs éléments. Votre travail sur Ebola en 2014 était remarquable. Votre contribution pendant la crise COVID... »

« Insuffisante », coupa Marcus d'une voix plate.

Berger soupira. « Personne ne pouvait prévoir ce qui est arrivé. Personne ne pouvait... »

« Je suis épidémiologiste. Prévoir, c'est mon métier. »

Le silence s'installa. Berger tripota son stylo pendant quelques secondes avant de reprendre.

« Le conseil suggère un congé sabbatique. Six mois. Peut-être un an. Le temps de... »

« Me remettre ? » Marcus émit un rire amer. « On ne se remet pas, François. On apprend à fonctionner malgré tout. On apprend à mettre un pied devant l'autre, à dormir quand les somnifères veulent bien faire leur travail. On n'appelle pas ça guérir. On appelle ça survivre. »

« Alors fonctionnez. C'est tout ce que nous demandons. Mais vous ne fonctionnez plus, Marcus. Vos rapports sont en retard, vos analyses sont superficielles, et vos collègues marchent sur des œufs autour de vous depuis trois ans. Amara Osei fait le travail de deux personnes pour compenser. »

Marcus se leva brusquement. Il voulait crier que personne ne comprenait, que perdre un enfant était une amputation de l'âme — pas un bras ou une jambe, mais un organe

vital qu'on vous arrache à vif —, que chaque matin se lever représentait un effort surhumain. Mais il ne dit rien. Il se contenta de hocher la tête.

« Je prendrai votre suggestion en considération. »

Il quitta le bureau sans serrer la main de Berger et sentit les regards de ses collègues glisser sur lui comme de l'eau sur une vitre. De la pitié. De la gêne. De l'impatience, peut-être. Il était devenu le fantôme du sixième étage.

L'appartement de Marcus, dans le quartier de Champel, était un musée du désespoir organisé. Propre, ordonné — il avait gardé cette manie de la propreté, comme si ranger l'espace extérieur pouvait mettre de l'ordre dans le chaos intérieur —, mais vide de vie. Les murs portaient encore les photographies de famille qu'il n'avait pas eu le courage d'enlever. Léa à la plage de Carouge, les pieds dans le sable, riant aux éclats. Léa sur son premier vélo, le casque rose trop grand pour sa petite tête. Léa endormie dans ses bras quand elle était bébé, ses doigts minuscules agrippés au col de sa chemise. Marcus et Sarah le jour de leur mariage, en 2012, radieux et inconscients du désastre à venir.

Il s'affala dans le canapé avec un verre de whisky, le troisième de la soirée. La bouteille de Lagavulin — le seul luxe qu'il s'accordait — était aux trois quarts vide. La télévision diffusait un reportage sur une nouvelle souche grippale en Asie du Sud-Est. Le présentateur parlait de « vigilance accrue » et de « protocoles de surveillance renforcés ». Des mots que Marcus avait lui-même prononcés des centaines de fois dans des conférences de presse. Autrefois, ce genre d'informations l'aurait électrisé. Il aurait passé la nuit à analyser les données, à modéliser les scénarios de propagation sur son logiciel de simulation, à envoyer des e-mails à ses contacts au CDC d'Atlanta et au Centre de prévention de Pékin. Maintenant, il se contentait de regarder les images défiler sans les voir, le whisky brûlant sa gorge comme un désinfectant intérieur.

Son téléphone sonna. Numéro inconnu, indicatif allemand. +49.

Il hésita. La fatigue pesait sur ses paupières comme du plomb. Puis il décrocha, plus par réflexe que par curiosité.

« Dr. Favre ? »

Une voix de femme. Accent allemand prononcé mais français impeccable, avec cette précision grammaticale que seuls les non-natifs cultivent.

« Qui est à l'appareil ? »

« Dr. Elena Hartmann. Institut Robert Koch, Berlin. Département de virologie moléculaire. Nous nous sommes croisés à la conférence de Genève en 2019, lors de la session sur les coronavirus émergents, mais vous ne vous en souvenez probablement pas. »

Marcus fouilla sa mémoire. 2019. Avant. Le monde d'avant le 14 mars 2021. Il avait dû mal à se souvenir de quoi que ce soit d'avant, comme si sa vie s'était coupée en deux et que la première moitié s'estompait un peu plus chaque jour.

« Je suis désolé, je... »

« Ce n'est pas important. Ce qui l'est, c'est ce que j'ai trouvé. Dr. Favre, j'ai besoin de vous parler. Pas au téléphone. En personne. »

La fatigue envahit Marcus comme une vague. Encore une jeune scientifique ambitieuse qui voulait l'impressionner avec une découverte mineure. Il en avait connu des dizaines — des chercheurs persuadés d'avoir trouvé l'origine définitive du SARS-CoV-2, la preuve irréfutable de la fuite de laboratoire, le chaînon manquant entre le pangolin et la chauve-souris.

« Dr. Hartmann, je ne suis pas la bonne personne. Contactez le bureau des pandémies émergentes, ils pourront... »

« J'ai trouvé quelque chose d'impossible. »

Le silence s'étira. Dans le téléviseur, le présentateur montrait une carte de l'Asie du Sud-Est parsemée de points rouges.

« Docteur Favre, vous avez passé votre carrière à traquer les maladies. Mais que feriez-vous si vous découvriez que quelqu'un les fabrique ? »

Marcus n'arriva pas à dormir cette nuit-là. Les mots d'Elena Hartmann tournaient en boucle dans sa tête comme un virus mental. Quelqu'un les fabrique. C'était absurde. Les pandémies étaient des événements naturels, des conséquences de la proximité entre humains et animaux, de la déforestation qui repoussait les chauves-souris vers les zones habitées, de la mondialisation qui transformait un virus local en catastrophe planétaire, du hasard biologique qui, parfois, produisait une mutation suffisamment létale pour embraser le monde.

Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de penser à Léa. Le COVID l'avait tuée avec une violence inexplicable. Les médecins n'avaient jamais compris pourquoi une enfant en parfaite santé, sans comorbidité, sans facteur de risque identifié, avait développé une forme aussi foudroyante de la maladie. Le syndrome inflammatoire multisystémique pédiatrique — MIS-C — avait été évoqué, mais le profil clinique ne correspondait pas exactement. Sa fièvre avait grimpé à 41,3 degrés en six heures. Ses poumons s'étaient remplis de liquide comme si quelqu'un avait ouvert un robinet invisible. Les ventilateurs, les corticoïdes, le tocilizumab — rien n'avait fonctionné. Une anomalie statistique, avaient-ils dit. Un cas malheureux sur des millions.

Marcus avait accepté cette explication parce qu'il n'en avait pas d'autre. Parce qu'en tant que scientifique, il savait que les événements rares se produisaient. Parce que la douleur était déjà assez insupportable sans y ajouter le poison du doute.

À quatre heures du matin, incapable de rester couché, il ouvrit son ordinateur portable et chercha le profil d'Elena Hartmann. Virologue, Institut Robert Koch. Thèse sur les coronavirus — « Analyse phylogénétique des bêtacoronavirus : origines évolutives et potentiel pandémique », soutenue en 2016. Publications dans *Nature* et *The Lancet*, dont un article très cité sur les mécanismes de recombinaison génétique du SARS-CoV-2. Pas une illuminée, donc. Une scientifique sérieuse, rigoureuse, reconnue par ses pairs.

Il l'appela à six heures, sachant qu'elle serait déjà debout. Les Allemands étaient des lève-tôt.

« Dr. Hartmann, c'est Marcus Favre. »

Un silence, puis : « Vous avez réfléchi. »

« Je n'ai pas dormi. Dites-moi ce que vous avez trouvé. »

« Pas au téléphone, Dr. Favre. Ce n'est pas de la paranoïa. C'est de la prudence. Pouvez-vous venir à Berlin ? »

Marcus regarda par la fenêtre. Le lac Léman scintillait sous les premières lueurs de l'aube, sa surface miroir reflétant un ciel qui hésitait entre le gris et le rose. Les montagnes du Jura se découpaient à l'horizon comme une rangée de dents sombres.

« Je prends le premier vol. »

L'aéroport de Genève était étrangement calme pour un mardi matin. Marcus avait fait sa valise en vingt minutes — quelques chemises, son ordinateur portable, un carnet de notes Moleskine qu'il n'avait pas ouvert depuis trois ans, sa trousse de toilette et un exemplaire usé du Mandell's qu'il emportait partout par superstition plus que par nécessité.

Avant de partir, il s'arrêta devant la photographie de Léa dans le salon. Sa main effleura le verre du cadre, glissant sur le sourire figé de sa fille. Il sentit la boule familière dans sa gorge, cette compression thoracique que les cardiologues ne trouvaient jamais sur les électrocardiogrammes mais qui le suffoquait pourtant chaque jour.

« Je ne sais pas ce que je fais, ma puce. Mais c'est la première fois depuis longtemps que je ressens quelque chose. Même si c'est probablement du vent. »

Dans le taxi vers l'aéroport, il composa le numéro de son ex-femme. Les rues de Genève défilaient derrière la vitre — les vitrines de luxe de la rue du Rhône, le jet d'eau qui crachait sa colonne blanche dans le ciel matinal, les façades austères des banques. Sarah décrocha à la troisième sonnerie.

« Marcus ? » Sa voix était froide, distante. Trois ans de non-dits avaient cristallisé entre eux une couche de glace que ni l'un ni l'autre ne savait briser. « Qu'est-ce que tu veux ? »

« Je voulais juste... » Il s'interrompit. Que voulait-il, au juste ? S'excuser ? Se justifier ? Entendre une voix qui avait connu Léa, qui portait le même deuil, le même trou noir au centre de la poitrine ? « Je pars pour Berlin. Quelques jours. »

« Et ça me concerne parce que... ? »

La douleur dans sa voix était palpable, comme une plaie mal cicatrisée qu'on gratte. Sarah le blâmait autant qu'il se blâmait lui-même. Tu étais épidémiologiste, Marcus. Tu savais. Tu aurais dû la protéger. Le divorce avait été finalisé en 2023, deux ans de procédures silencieuses et de signatures apposées sur des documents que ni l'un ni l'autre ne lisaient vraiment, mais la blessure ne s'était jamais refermée.

« Je ne sais pas. Je pensais que tu voudrais savoir. »

Un soupir à l'autre bout de la ligne, long et las. « Marcus, nous ne sommes plus mariés. Tu n'as pas à me rendre de comptes. »

« Ce n'est pas ça. C'est juste... quelqu'un m'a dit quelque chose qui pourrait avoir un lien avec... avec ce qui est arrivé à Léa. »

Le silence fut long, chargé d'émotions non dites. Marcus entendit le souffle de Sarah s'interrompre, puis reprendre, plus vite.

« Ne fais pas ça, Marcus. Ne rouvre pas cette blessure. Pas pour moi, pas pour toi. Léa est morte. Rien ne la ramènera. »

« Et si la blessure n'avait jamais été fermée ? »

Sarah raccrocha sans répondre. Le taxi s'engagea sur l'autoroute, et Marcus posa le téléphone sur ses genoux, les yeux fixés sur les montagnes qui s'éloignaient.

Dans l'avion pour Berlin, Marcus observa les nuages défilier par le hublot. Pour la première fois depuis trois ans, il ressentait quelque chose qui ressemblait à de l'espoir. C'était un sentiment étrange, presque douloureux, comme un muscle atrophié qu'on force à travailler de nouveau. Il y avait aussi de la peur — la peur que cette piste ne mène nulle part, que la déception soit le prix à payer pour avoir osé espérer.

Il sortit son carnet de notes et l'ouvrit à une page blanche. Le papier crème sentait le neuf, intact. Sa main hésita au-dessus du papier — la même main qui avait rédigé des centaines de rapports épidémiologiques, tracé des courbes de mortalité, dessiné des chaînes de transmission —, puis il écrivit :

14 mars 2024 — Trois ans jour pour jour.

Une inconnue prétend que les pandémies sont fabriquées.

C'est probablement absurde.

Mais Léa était absurde aussi. Une anomalie statistique. 0,01 % de mortalité pédiatrique. Elle était dans le 0,01 %.

Et si les anomalies n'étaient pas des accidents ?

Il referma le carnet et le glissa dans la poche intérieure de sa veste. Par le hublot, les Alpes disparaissaient sous une couche de nuages d'un blanc cotonneux.

Marcus Favre ne le savait pas encore, mais il venait de poser le premier pas sur un chemin qui le mènerait aux confins de l'horreur humaine. Un chemin pavé de secrets vieux de près de deux siècles, jalonné de cadavres et de mensonges. Un chemin qui commençait, comme toutes les grandes tragédies, par une simple question :

Et si tout ce que nous savions était un mensonge ?

Le commandant de bord annonça l'atterrissage imminent à Berlin-Brandenburg. Marcus attacha sa ceinture et regarda droit devant lui. Le fantôme de mars le suivrait partout — dans les couloirs des laboratoires, dans les archives poussiéreuses, dans les nuits sans sommeil à venir —, mais pour la première fois, il avait une raison d'avancer.

À Berlin, Elena Hartmann l'attendait avec une vérité impossible.

Et Le Jardin, depuis les ombres, observait.

Le Premier Jardinier

Je consigne ici, pour ceux qui viendront après moi, l'histoire véritable de notre œuvre. Que les générations futures sachent que nous n'étions pas des monstres, mais des visionnaires. L'Histoire nous jugera, mais elle ne pourra nier que nous avons agi. — Le Chroniqueur, première entrée, 1847

Londres, automne 1847. La brume se levait sur la Tamise comme un linceul humide, enveloppant les quais de Southwark dans une obscurité poisseuse qui sentait la vase, le charbon et la mort. Sir Edmund Blackwood remontait les ruelles pavées d'un pas mesuré, sa canne frappant le sol avec la régularité d'un métronome. Les pavés luisaient sous la lumière jaune des réverbères à gaz, couverts d'une pellicule noirâtre où se mêlaient la boue, les excréments de cheval et les eaux usées qui suintaient des caniveaux obstrués.

À cinquante-sept ans, Blackwood était l'un des médecins les plus respectés du royaume. Médecin personnel du Prince Albert, fellow de la Royal Society, auteur de trois traités médicaux qui faisaient autorité dans les facultés d'Oxford et d'Édimbourg. Son visage austère, encadré de favoris grisonnants, portait les stigmates d'une vie passée au chevet des puissants — des rides profondes autour des yeux, un front haut et dégarni, une mâchoire volontaire qui trahissait une intelligence habituée à commander. Mais ce soir-là, il n'était pas venu en médecin de cour. Il était venu en témoin.

Les ruelles de Southwark puaien la mort.

Le choléra avait frappé pour la première fois l'Angleterre en 1831, emportant plus de six mille vies dans la seule ville de Londres. Blackwood avait alors vingt et un ans, jeune étudiant en médecine au Guy's Hospital, impuissant face à l'horreur. Il avait vu des corps se vider de leur substance en quelques heures — les vomissements incessants, la diarrhée aqueuse qui vidait l'organisme de ses fluides vitaux, les crampes musculaires atroces, et puis cette teinte bleuâtre caractéristique de la peau qui donnait son nom au « mort bleu ». La cyanose des extrémités, les yeux enfoncés dans leurs orbites, la voix réduite à un murmure rauque. Le *Vibrio cholerae* tuait par déshydratation massive — le corps se transformait en enveloppe sèche en moins de vingt-quatre heures.

Quinze ans plus tard, le choléra était revenu. Et Edmund Blackwood observait.

Il s'arrêta devant une maison aux fenêtres condamnées par des planches. Un X à la craie blanche marquait la porte — signe qu'ici, quelqu'un était mort. Ou mourait. De